

CRÉBILLON FILS

LE SOPHA

Conte moral

préface de Jean Sgard



LES ÉDITIONS DESJONQUÈRES

L'édition de 1779 a servi à l'établissement du présent texte.
Toutefois l'orthographe et la ponctuation ont été modernisées.

© Les Éditions Desjonquères, 1984
277, rue Saint-Honoré
PARIS VIII^e

Préface

Le *Sopha* s'impose d'emblée par son titre comme un roman libertin. Le titre ne ment pas : aucun roman du XVIII^e siècle ne nous tient aussi proche des réalités de l'amour, des plaisirs, des mystères, des aveux, des misères qui se partagent dans un lit; aucun n'évoque, de façon aussi vive et convaincante, ce que les confesseurs appelaient la « véhémence » du plaisir amoureux. L'œuvre est assurément audacieuse, pleinement érotique et digne de sa mauvaise réputation. Elle la dépasse pourtant et de façon paradoxale. En sous-titrant son récit « conte moral », Crébillon entendait bien être pris au sérieux; et quand il invoque, dans sa lettre au lieutenant de police en 1742, la morale qu'il a « tenté d'y répandre partout », il est certainement de bonne foi. Mais nul n'a pensé que cette morale se tirait de l'amour même, et l'on a continué de la considérer, depuis La Harpe, comme « l'art si facile de gazer les obscénités ». Notre époque, qui a connu la réhabilitation des *Égarements du cœur et de l'esprit*, semble réticente à l'égard du *Sopha*. Il nous reste donc à percevoir la sagesse qui, dans le *Sopha*, guide parfois le geste amoureux. Certains l'ont entre-

Introduction

Il y a déjà quelques siècles qu'un prince nommé Schah-Baham régnait sur les Isles. Il était petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille et une Nuits, et qui entre autres choses, se plaisait tant à étrangler des femmes et à entendre des contes : celui-là même qui ne fit grâce à l'incomparable Schéhérazade qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle savait.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs nègres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sût rien, il était bon et commode mari, et n'avait hérité de Schah-Riar que de ses vertus et de son goût pour les contes. On assure même que le recueil des contes de Schéhérazade, que son auguste grand-père avait fait écrire en lettres d'or, était le seul livre qu'il eût jamais daigné lire.

À quelque point que les contes ornent l'esprit, et quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connaissances et les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des livres de cette espèce. Il n'y

a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, et qui connaissent le vide des sciences, qui sachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société, et combien l'on doit d'estime, et même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, et assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil et l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, et les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent rien sur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime qu'en lui donnant des choses qu'il n'entend jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sût l'origine de la féerie, aussi bien que s'il eût été de ces temps-là, que personne ne connût plus particulièrement le célèbre pays du Ginnistan et ne fût plus instruit sur les fameuses dynasties des premiers rois de Perse, et qu'il fût sans contredit l'homme de son siècle qui possédât le mieux l'histoire de tous les événements qui ne sont jamais arrivés, on le faisait passer pour le prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narrait avec si peu de grâces (chose d'autant plus désagréable qu'il narrait toujours), qu'il était impossible qu'il n'ennuyât pas un peu, surtout n'ayant jamais pour auditeurs que des femmes et des courtisans, personnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur et de la justesse des idées. C'est sans doute d'après ce que l'on pensait de Schah-Baham dans sa propre cour,

que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, auteur contemporain de ce prince, nous l'a dépeint dans sa grande histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous. C'est à l'endroit où il parle des contes.

Schah-Baham, premier du nom, était un prince ignorant et d'une mollesse achevée. On ne pouvait pas avoir moins d'esprit, et (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent), on ne pouvait pas s'en croire davantage. Il s'étonnait toujours de ce qui est commun, et ne comprenait jamais bien que les choses absurdes et hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an il ne lui arrivât pas une seule fois de penser, à peine en tout un jour lui arrivait-il de se taire une minute. Il disait pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendait pas, mais que pour la réflexion, il ne croyait pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendants de l'esprit ne touchait le Sultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisait, et cependant il n'était pas désœuvré. Il avait des oiseaux, qui ne laissaient pas de l'amuser beaucoup; des perroquets qui, grâce aux soins qu'il prenait de leur éducation, étaient les plus bêtes perroquets des Indes, sans compter des singes auxquels il donnait une assez grande partie de son temps; et ses femmes qui, après tous les animaux de sa ménagerie, lui paraissaient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, et des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusqu'à ces contes fameux, objets perpétuels de son étonnement et de sa vénération, et dont il était défendu sur peine de la vie, de faire la critique, qui à force de lui être connus, ne lui fussent

devenus insipides. Il les admirait toujours, mais il bâillait en les admirant. L'ennui enfin le suivait jusque dans l'appartement de ses femmes où il passait une partie de sa vie à les voir broder et faire des découpures : arts pour lesquels il avait une estime singulière, dont il regardait l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et auxquels il voulut enfin que tous les courtisans s'appliquassent.

Il récompensait trop bien ceux qui y excellaient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étaient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connaissait aucune autre espèce de mérite ou du moins ne doutait pas qu'un homme, qui avait de pareils talents, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon général, ou un excellent ministre. Pour prouver à quel point il en était persuadé, il avait élevé à la place de premier Vizir un de ces courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sachant à quoi employer leur temps, le passent à ennuyer les rois de leur présence, et réciproquement à s'ennuyer de la leur. Celui-ci, qui avait été longtemps confondu dans la foule, se trouva, heureusement pour lui, un des premiers découpeurs du royaume, lorsqu'il plût à Schah-Baham de révéler la découpeure, et sans être comme beaucoup d'autres obligé de faire des brigues, ne dut qu'à la supériorité de ses talents l'honneur éclatant de découper auprès de son maître, et la première place de l'empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on distinguait la Sultane-Reine, qui, par son esprit, faisait les délices de ceux qui, dans une cour aussi frivole, avaient encore le courage de penser et de s'instruire. Elle seule y

connaissait et y soutenait le mérite, et le Sultan lui-même osait rarement n'être pas de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts, ni ses plaisirs. Il se contentait, lorsqu'elle le raillait sur ses singes et sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle était caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa cour dans l'appartement de ses femmes où il regardait découper avec une attention incroyable, et ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accablait :

— Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors : nous ne disons mot. Oh ! je voudrais de la conversation, moi !

— Eh ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle ? demanda la Sultane.

— Que sais-je ? reprit-il. Suis-je fait pour deviner cela ? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrais qu'on me dît ? Savez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous croyez ? que vous rêvez plus que vous ne parlez, et qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du temps je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous, par exemple que si la Sultane Schéhérazade vivait encore et qu'elle fût ici, elle ne nous fit pas d'elle-même, et sans en être priée par ma tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avait appris ; que quelqu'un ne sache pas précisément ceux qu'elle avait oubliés ; qu'on n'en

ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas.

— Cela n'est pas douteux, Sire, dit le Vizir, et je puis assurer Votre Majesté, que non seulement j'en sais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres que ceux de feu Madame votre grand-mère n'ont rien qui les puisse surpasser.

— Vizir, Vizir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire! Ma grand-mère était une personne d'un rare mérite.

— En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes! Ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant quoi de plus puéril, de plus absurde? Qu'est-ce qu'un ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom), qu'est-ce, dis-je, qu'un ouvrage où la vraisemblance est toujours violée, et où les idées reçues sont perpétuellement renversées; qui, s'appuyant sur un faux et frivole merveilleux, n'emploie des êtres extraordinaires et la toute-puissance de la féerie, ne bouleverse l'ordre de la nature et celui des éléments que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginés, mais qui souvent n'ont rien qui rachète l'extravagance de leur création? Trop heureux encore, si ces misérables fables ne gâtaient que l'esprit, et n'allaient point, par des peintures trop vives, et qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

— Propos de *Caillette!* dit gravement le Sultan. Grands mots qui ne signifient rien! Ce que vous venez de dire a d'abord l'air d'être beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que... Au fond, il ne s'agit ici que de savoir

si vous avez raison, et comme je voulais vous le dire, et que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément. Mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chose si frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par là une de ces choses... que je dirais bien, si c'était de cela qu'il fût question... mais parlons de bonne foi : que nous importe après tout? Je soutiens, moi, que j'aime les contes, et qu'au surplus je ne les trouve plaisants que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité... si vive! Au reste, j'entends, je comprends bien : c'est comme si vous me disiez que vous savez des contes, et que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensais que, pour rendre les jours moins longs, il faudrait que chacun de nous racontât des histoires; quand je dis des histoires, je m'entends bien! Je veux des événements singuliers, des fées, des talismans : car ne vous y trompez pas, au moins! il n'y a que cela de vrai. Eh bien! Nous convenons donc tous de faire des contes? Mahomet veuille m'assister! Mais je ne doute pas que même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit, et la raison de cela, c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sait faire, et sans vanité d'assez bons.

Au reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à son tour; que ce sera le sort qui décidera des places, et non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me

faire des contes, et que chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au sort toute sa cour. Malgré les vœux du Vizir, il tomba sur un jeune courtisan qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le moins ennuyeux du livre

Sire, Votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle, et que je ne reconnais pour Dieu que Brama.

— Quand je le saurais, dit le Sultan, qu'est-ce que cela ferait à votre conte ? Au reste, ce sont vos affaires. Tant pis pour vous si vous croyez Brama : il vaudrait mieux cent fois que vous fussiez mahométan ! Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le docteur, car au fond cela ne m'importe guère. Après ?

— Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons à la métempsycose, continua Amanzéi (c'est le nom du conteur), c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal à propos Votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre âme passe dans un autre, et successivement ainsi, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre âme soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le dogme de la métempsycose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a

fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur âme. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une âme était emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connaissances qu'elle avait acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, et nous recommençons une nouvelle carrière avec une âme aussi neuve et aussi susceptible d'erreurs et de vices que lorsque Brama la tira, pour la première fois, de cet immense tourbillon de feu, dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, et je doute qu'ils aient raison. Nos âmes destinées pendant une longue suite de siècles à passer de corps en corps seraient presque toujours malheureuses, si elles se souvenaient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misère rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas sans désespoir sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenait de n'avoir été qu'un insecte, pourrait abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse et élevés par la fortune, l'on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état,

que, d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberait plus rapidement encore à leurs yeux, et n'influeraient en rien sur leur conduite.

L'âme d'ailleurs se trouverait nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteraient de ses vies précédentes, et plus affectée peut-être de ce qu'elle aurait été que de ce qu'elle serait, négligerait les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, et troublerait enfin l'ordre de l'univers, au lieu d'y contribuer.

— Mon cher ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire!

— Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles.

— Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, et que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

— J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi. Il me reste cependant à dire à Votre Majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, surtout quand il nous a infligé quelque peine singulière, et ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été sophia.

— Un sophia! s'écria le Sultan. Allons, cela ne se peut pas! Me prenez-vous pour une autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, et affirmativement, de pareilles balivernes.

— Votre Clémentine Majesté a de l'humour aujourd'hui, dit la Sultane: il est dans son Auguste Caractère de ne douter de rien, et elle ne veut pas croire

qu'un homme ait pu être sophia. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

— Croyez-vous? répliqua le Sultan, terrassé par l'objection. Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne puisse... Mais, parbleu! j'ai raison. Je ne saurais en conscience croire ce que dit Amanzéi. Est-ce donc pour rien que je suis musulman?

— A merveille! répondit la Sultane. Hé bien! écoutez Amanzéi et ne le croyez pas.

— Ah oui! reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien: cela fait une différence. Vous avez donc été sophia, mon enfant? Cela fait une terrible aventure! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi: le premier sophia dans lequel mon âme entra était couleur de rose, brodé d'argent.

— Tant mieux! dit le Sultan; vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il sophia plutôt qu'autre chose? Quel était le fin de cette plaisanterie? Sophia! Cela me passe!

— C'était, répondit Amanzéi, pour punir mon âme de ses dérèglements. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avait pas eu lieu d'en être content, et sans doute il crut m'humilier plus en me faisant sophia, qu'en me faisant reptile. Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon âme entra dans celui d'un jeune homme. Comme il était minaudier, coquet, tracassier, médisant, grand connaisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, et de

mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

— Je voudrais bien, interrompit Schah-Baham, savoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme? Cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avaient de singulières idées. Je ne sais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

— Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que, lorsque j'étais femme, je me moquais beaucoup de ceux qui m'attribuaient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisait naître; qui cherchaient des raisons où je n'avais pris de lois que du caprice et qui, pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétraient jamais. J'étais vraie dans le temps que je passais pour fausse; on me croyait coquette, dans l'instant que j'étais tendre; j'étais sensible et l'on imaginait que j'étais indifférente. On me donnait presque toujours un caractère qui n'était pas le mien ou qui venait de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connaître le plus, avec qui je dissimulais le moins, à qui même, emportée par mon indiscretion naturelle ou par la violence de mes mouvements, je découvrais les secrets les plus cachés de ma vie ou les sentiments les plus vrais de mon cœur, n'étaient pas ceux qui me croyaient le plus ou qui me saisissaient le mieux; ils ne voulaient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étaient fait, s'y trompaient sans cesse, et croyaient m'avoir bien connue quand ils m'avaient définie à leur gré.

— Oh! je le savais, dit le Sultan. On ne connaît

jamais bien les femmes, et, comme vous dites, il y a longtemps, pour moi, que j'y ai renoncé. Mais laissons là cette matière : elle aiguise trop l'esprit, et elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avais que faire et que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandais. Il me semble que je voulais savoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

— Il ne m'est resté de ce que je faisais alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étais galante dans ma jeunesse, que je ne savais ni haïr ni aimer; que, née sans caractère, j'étais tour à tour ce qu'on voulait que je fusse, ou ce que mes intérêts et mes plaisirs me forçaient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite et qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avait amusée le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avais eu pour les sofas, que Brama prit l'idée d'enfermer mon âme dans un meuble de cette espèce. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon âme ne commencerait une nouvelle carrière, que quand deux personnes se donneraient mutuellement, et sur moi, leurs prémices.

— Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimatias, pour dire que...

— N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane.

— Pourquoi pas? reprit-il. J'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je

consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Grâce au Prophète! il ne le sera jamais pour moi.

— Il me restait assez d'idées, et de ce que j'avais fait, et de ce que j'avais vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama voulait bien m'accorder une nouvelle vie, me retenait pour longtemps dans le meuble qu'il m'avait choisi pour prison. Mais la permission qu'il me donna de me transporter, quand je le voudrais, de sofa en sofa, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettait dans ma vie une variété qui devait me la rendre moins ennuyeuse. D'ailleurs, mon âme était aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animait une femme, et le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, et d'être en tiers dans les choses que l'on croirait le plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon âme dans un sofa que l'ouvrier allait livrer à une femme de qualité qui passait pour être extrêmement sage; mais s'il est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi, qu'il y a, pour leur sofa, bien peu de femmes vertueuses.

Qui ne plaira pas à tout le monde

Un sofa ne fut jamais un meuble d'antichambre, et l'on me plaça chez la dame à qui j'allais appartenir dans un cabinet séparé du reste de son palais et où, disait-elle, elle n'allait souvent que pour méditer sur ses devoirs et se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire, à la façon dont il était orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'était pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché : tout y semblait, au premier coup d'œil, plus noble que galant. Mais, à le considérer avec réflexion, on y trouvait un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas et dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étais moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichait tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra. Elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop et, d'un air froid et distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussitôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre et sévère s'ou-

vrit. Je vis un autre maintien et d'autres yeux; elle m'essaya avec un soin qui m'annonçait qu'elle ne comptait pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, et l'air tendre et gai qu'elle avait pris d'abord qu'elle s'était vue sans témoins, ne m'ôtaient rien de la haute idée qu'on avait d'elle dans Agra.

Je savais que ces âmes que l'on croit si parfaites ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paraissent sacrifier des plaisirs qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité et qu'enfin elles font souvent consister la vertu moins dans la privation que dans le repentir. Je conclus de cela que Fatmé était paresseuse et je me serais alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur et cachée avec art à tous les yeux. Elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre où beaucoup de volumes étaient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain et d'ennui, et revint, avec celui qu'elle avait choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étais couvert.

— Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, était-elle jolie, votre femme raisonnable?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle était belle, plus qu'elle ne le paraissait. On sentait même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris, à la vérité, mais qui excitent les désirs, elle aurait pu ne le céder à personne. Ses traits étaient

beaux mais sans jeu, sans vivacité, et n'exprimant que cet air vain et dédaigneux sans lequel les femmes de ce genre croiraient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçait d'abord l'abandonnement et le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenait mal et si elle marchait noblement, c'est parce qu'une démarche lente et posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignait pour la parure n'allait pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes. Ses habits étaient simples, de couleurs obscures, mais dans leur modestie on trouvait de la noblesse et du choix. Elle avait même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille et sous l'attirail de l'austérité il était aisé de remarquer qu'elle aimait la propreté la plus recherchée et la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avait pris le dernier ne me parut pas être celui qui l'intéressait le plus. C'était pourtant un gros recueil de réflexions composées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisait elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux et quitta bientôt ce livre pour prendre celui qu'elle avait tiré de l'armoire secrète et qui était un roman dont les situations étaient tendres et les images vives. Cette lecture me paraissait si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvais revenir de ma surprise. « Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, et savoir jusques à quel point son âme est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres. »

Sans deviner alors le motif qui la faisait agir

d'une façon si contraire aux principes que je lui croyais, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animait. Ses yeux devinrent plus vifs; elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnait, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avait plongée, elle allait le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma, à tout événement, de l'ouvrage du Bramine: sans doute elle le croyait meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que, malgré la noblesse de sa physionomie et la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité ne pouvait être que son mari. Je ne me trompais pas. Elle rejeta longtemps et avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle et n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendait qu'il commettait sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatientante correction, avec une douceur dont je m'indignais pour lui. L'opinion qu'il avait de la vertu de Fatmé n'était pas la seule chose qui le rendit si docile. Fatmé était belle et quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des désirs, elle en inspirait pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paraître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide et qui parlerait d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindrait le plus serait

mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisait sur lui. Il la pressa tendrement et respectueusement de répondre à son ardeur. Elle s'en défendit longtemps de mauvaise grâce et céda enfin comme elle s'était défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qui aurait pu lui faire penser qu'elle n'avait pas, pour ce qu'il exigeait d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'apercevoir qu'elle était moins insensible qu'elle ne voulait le paraître. Ses yeux s'animèrent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, et quoique avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'était cependant pas son mari qu'elle aimait. Je ne sais quelles étaient alors les idées de Fatmé, mais soit que la reconnaissance la rendît plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves et mesurés, succédèrent à ce ton dur et grondeur dont elle s'était armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en était pas touché et il ne l'est pas moins que sa froideur ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle. Elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avait-il pas! Quelle débauche! Quelle dissipation! Quelle vie! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ. Le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avait été pour ce mari, m'apprit que ce n'était point par son absence qu'elle aurait voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se

vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensait là-dessus.

Que cette femme, l'exemple et la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssaient toutes, et que toutes voulaient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions se croyait obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme aurait rassuré de gens, s'ils avaient pu comme moi la voir dans la solitude et la liberté du cabinet!

— Oui-da, dit le Sultan, est-ce que c'était une femme, qui dans le fond... comme il y en a qui font semblant... C'est que cela arrive, au moins! Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense?

— A la façon dont Sa Majesté s'explique, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire, et sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

— Oui! dit le Sultan, en riant. Eh bien! voyons un peu, qu'est-ce que je pensais?

— Que Fatmé n'était rien moins que ce qu'elle voulait paraître, répondit Amanzéi.

— C'est cela, ou je meure! interrompit le Sultan. Continuez, vous avez réellement bien de l'esprit.

— Fatmé, en apparence, fuyait les plaisirs, continua Amanzéi, et ce n'était que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'était pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard et la parure et, après avoir été longtemps la honte et le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple

et l'ornement, plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étaient par l'audace avec laquelle elles affichaient leurs vices. Non, Fatmé avait été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la nécessité de se déguiser et le désir de se faire estimer (désir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent), elle avait senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs, sans vivre dans les plus cruels ennuis et qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, sans s'exposer à une honte et à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avait moins songé à corriger les penchants vicieux de son cœur, qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austère vertu. Son âme, naturellement... dirai-je voluptueuse? Non : ce n'était pas le caractère de Fatmé. Son âme était portée aux plaisirs. Peu délicate, mais sensuelle, elle se livrait au vice et ne connaissait point l'amour. Elle n'avait pas encore vingt ans; il y en avait cinq qu'elle était mariée et plus de huit qu'elle avait prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes, ne prenait rien sur elle. Une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiraient peut-être des désirs; mais elle n'y cédait pas. Les objets de ses passions étaient choisis parmi des gens non suspects, engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, et qui, dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paraissent pas moins propres aux plus doux mystères de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colère,

orgueilleuse, s'abandonnait sans danger à son caractère. Il n'y avait même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causait le dérèglement des autres, le désir de les ramener à eux-mêmes, couvraient et honoraient ces vices. C'était toujours à si bonne fin, qu'elle nuisait! Elle était si saintement vindicative! Son âme était si pure! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines par quelque motif qui lui pût être personnel!

CHAPITRE III

Qui contient des faits peu vraisemblables

Après le départ de son mari, Fatmé allait reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disait le consolateur et dont il était le tyran, entra. Fatmé se leva et les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il était impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisait de lui-même, il paraissait si content de ce qu'elle faisait pour lui, si persuadé même qu'il méritait encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il était bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation ne médisent souvent, mais plus occupés des ridicules que des vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement et ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire ou du moins leur légèreté et le goût des plaisirs ne leur

permettent ni de la conserver longtemps, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre et pesante de parler mal des autres, et qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui, sans cette vue même, paraîtrait si condamnable, leur est inconnue; ils...

– Aurez-vous bientôt fait? interrompit le Sultan en colère. Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis?

– Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occasions où elles sont indispensables.

– Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'est pas vrai; et quand cela serait... En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, et trêve s'il vous plaît, de toutes ces morales qui n'en finissent point et me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur: mais, parbleu! j'y mettrai bon ordre et je jure foi de Sultan, que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

– En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté.

– Fort bien cela, dit le Sultan. Allez!

– Jamais on n'est sensible au plaisir de dire du mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé et les personnes qui étaient chez elles, avaient trop de raison de s'estimer beaucoup pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressemblaient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur était nécessaire pour jouer, elles commencèrent une conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Bramine cependant dit du bien d'une femme que Fatmé

connaissait et l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînait, l'amour était ce qui lui paraissait le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvait la sauver de la haine de Fatmé, mais qu'elle eût les vices les plus déshonorants et les plus odieux, et qu'on pût ne pas nommer son amant, c'était pour elle une personne respectable et dont on ne pouvait assez révéler la vertu.

La femme que le Bramine louait était, malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritait l'indignation de Fatmé.

— Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine se défendit sur ce qu'il ignorait qu'elle eût des mœurs si condamnables, et Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisaient mépriser.

— Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étaient chez elle, que généreuse et portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami, lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde : elle ne met plus de rouge.

— Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincère! Mais, Madame, vous êtes bonne, et les personnes de votre caractère sont facilement trompées. Je le sens par moi-même. Quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien les autres. Mais,

pour revenir à Nahami, je ne saurais m'empêcher de craindre que, dans le fond de l'âme, tout entière au monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que ses vices et souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au monde sur des dérèglements auxquels on est encore attaché.

— Mon cher ami, dit Schah-Baham, en bâillant, cette conversation m'est mortelle! Pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excèdent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même? En grâce, faites qu'ils s'en aillent!

— Très volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller, on revint aux médisances générales, et j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur et toute l'avarice possibles, et l'on sortit.

— J'étais sur les épines, dit le Sultan; vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là?

— Oui, Sire, répondit Amanzéi.

— Eh bien! reprit le Sultan, pour vous prouver que je sais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Émir. D'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous sortirez bien de votre conte, enfin... Tout cela me fait plaisir et puis il faut encourager le mérite!

Le nouvel Émir, après avoir rendu grâces au Sultan, poursuivit ainsi :

— Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'apercevoir que la visite de ces trois personnes avait fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté et que, si elle en eût été la maîtresse, elle aurait employé sa journée à d'autres amusements qu'à ceux qu'elles lui avaient procurés.

Aussitôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse, ses yeux s'attendrissent, ils errèrent languissamment dans le cabinet. Il semblait qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avait pas, ou dont elle craignait de jouir. Enfin, elle appela.

A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé, le fixant avec des yeux où régnaient l'amour et le désir, parut cependant irrésolue et craintive.

— Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin. Viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, et me prouver ta tendresse!

Dahis, à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif et ardent, dévoré de désirs, ne connaissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'était pas un amant, et pour Fatmé qui ne cherchait pas l'amusement, c'était quelque chose de plus nécessaire. Dahis louait grossièrement mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisait pas à Fatmé qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspirait des désirs, croyait toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve

avec laquelle elle s'était forcée avec son mari. Moins fidèle aux sévères lois de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif. Elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres et les plus ardentes caresses. Loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentait, elle se livrait à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisait remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnait, et le forçait même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance et que lui-même il n'aurait pas désirées.

Dahis, cependant, paraissait peu touché. Ses yeux s'arrêtaient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentait. C'était machinalement qu'ils faisaient impression sur lui. Son âme grossière ne sentait rien, le plaisir ne pénétrait même pas jusqu'à elle. Pourtant Fatmé était contente. Le silence de Dahis et sa stupidité ne choquaient point son amour-propre et elle avait de trop bonnes raisons pour croire qu'il était sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés et aux plus fougueux transports d'un petit-maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux désirs de Dahis, annonçait assez qu'elle avait aussi peu de délicatesse que de vertu, et n'exigeait pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'âme et la politesse des manières rendent supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les sont eux-mêmes.

Dahis sortit enfin, après avoir bâillé plus d'une fois. Il était du nombre de ces personnes malheureuses qui, ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, et qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusements de Fatmé

m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que, ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortirait bientôt. Je me trompais : c'était sur ce genre de méditation une femme infatigable. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était toute aux réflexions dont Dahis lui avait fourni si ample matière, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais et avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les grâces, il était aisé de remarquer qu'il était tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, aussi était-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus consolant, et le plus employé. Il parlait si bien ! disait-on. C'était avec tant de douceur qu'il insinuait dans les âmes le goût de la vertu ! Le moyen sans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on disait de lui. On verra bientôt sur quoi en particulier on lui devait des éloges, et si ceux qu'on lui donnait le plus haut étaient ceux qu'il méritait le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'un air doux et empesé, plus fade que galant. Ce n'était pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copiait mal ceux qu'il prenait pour modèles et le Bramine perçait au travers du masque qu'il empruntait.

— Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Êtres heureux destinés au service de Brama ! Vous élevez mon âme à une extase qui a quelque chose de céleste, et que je voudrais bien vous voir partager !

Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le

même ton et, le Bramine n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parlait une langue bien étrangère et en apparence bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisait assez peu de cas de l'éloquence et qui, quoi qu'elle en dit, n'estimait pas beaucoup celle du Bramine même, fut la première à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisait pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi et cette conversation si fade, si douce, finit comme celle de Dahis avait commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, était plus soigneuse des dehors. Elle voulait et paraître délicate et que le Bramine pût croire qu'elle ne cédait qu'à l'amour.

Le Bramine qui, pour le caractère et la figure, ressemblait assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien et mérita tous les compliments que lui prodiguait sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avait exigé d'eux, ils tournèrent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres et se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin, et Fatmé alla désespérer son mari, et faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs que celles que j'ai racontées à Votre toujours Auguste Majesté.

Fatmé toute prudente qu'elle était s'oubliait quelquefois. Un jour que seule avec son Bramine, elle se livrait à ses transports, son mari, que le hasard

conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs et de certains termes qui l'étonnèrent. Les occupations publiques de Fatmé laissaient si peu imaginer ses amusements particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partaient les soupirs et les étranges paroles qui venaient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnaître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fit désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet.

Malheureusement pour Fatmé, la porte n'était pas bien fermée, et il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux le surprit au point que, sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instants douter de ce qu'il voyait, et ne savait à quoi se déterminer.

— Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtement dû à vos vices, et à votre hypocrisie!

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étaient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups.

Quelqu'affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avaient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pussent être plaints et je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avaient été deux personnes qu'on y avait si longtemps regardées comme des modèles de vertu.

CHAPITRE IV

*Où l'on verra des choses
qu'il se pourrait bien qu'on n'eût pas prévues*

Après la mort de Fatmé, mon âme prit son essor, et vola dans un palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnais. Dans le fond pourtant, on y pensait d'une façon bien différente.

Ce n'était pas que la dame qui l'habitait entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneraient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle était jeune et belle, et l'on ne pouvait pas dire qu'elle n'aimait la vertu que parce qu'elle n'était point faite pour l'amour. A son air simple et modeste, au soin qu'elle prenait de faire de bonnes actions et de les cacher, à la paix qui semblait régner dans son cœur, on devait croire qu'elle était née ce qu'elle paraissait. Sage sans contrainte et sans vanité, elle ne se faisait ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse. Sa vertu était douce et paisible, elle ne s'en faisait pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, et elle était sur cet article beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui, ayant tout à se reprocher,

ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit était naturellement gai, et elle ne cherchait pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyait pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne médissait point et n'en savait pas moins amuser. Persuadée qu'elle avait autant de faiblesses que les autres, elle savait pardonner à celles qu'elle leur découvrait. Rien ne lui paraissait vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendait pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison était sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisaient honneur d'y être admis, tous voulaient connaître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectaient et, malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étais, lorsque j'entrai chez cette dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fit les mêmes choses, et je confondis, au premier coup d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyais entrer un esclave ou un Bramine, sans croire qu'on me mettrait de la conversation, et je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me condamnait dans cette maison m'ennuya enfin, et persuadé que ce serait en vain que j'attendrais qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le sofa de cette dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avait des femmes vertueuses, mais désirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon âme, pour varier les spectacles que son état actuel pouvait lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, et s'abattit dans une assez vilaine maison, obscure, petite, et telle que je doutai d'abord s'il y aurait de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste, meublée au-dessous du médiocre, et dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un sofa, qui, terni, délabré, témoignait assez que c'était à ses dépens qu'on avait acquis les autres meubles qui l'accompagnaient. Ce fut, avant que je susse chez qui j'étais, la première idée qui me vint, et, quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre, en effet, servait de retraite à une fille assez jolie, et qui par sa naissance, et par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyait cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'était une jeune danseuse, qui venait d'être reçue parmi celles de l'Empereur, et dont la fortune et la réputation n'étaient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, et qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, la fortune eût si tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet intendant, par sa naissance et par son mérite personnel, ne faisait pas une conquête brillante. Il était naturellement rustre et brutal, et depuis sa fortune, il avait joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'était pas qu'il ne voulût être poli, mais persuadé qu'un homme comme lui

honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avait pris cette politesse froide et sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeler dignité, mais qui dans Abdalathif était le comble de la sottise et de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avait oublié, mais même, il n'y avait rien qu'il ne fît pour se donner une origine illustre. Il couronnait ses travers en jouant perpétuellement le seigneur. Vain et insolent, sa familiarité outrageait autant que sa hauteur. Ignoble et sans goût dans sa magnificence, elle n'était en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit et moins encore d'éducation, il n'y avait rien à quoi il ne crût se connaître et dont il ne voulût décider. Tel qu'il était cependant, on le ménageait, non qu'il pût nuire, mais il savait obliger. Les plus grands d'Agra étaient assidûment ses complaisants et ses flatteurs, et leurs femmes même étaient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussait à l'excès, ou de ne rien refuser à ses désirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il était quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressements des femmes de qualité, et de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillants, n'en étaient pas moins vifs, et (selon ce qu'il avait l'insolence de dire), souvent guère plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avait dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste et obscur logement des regards orgueilleux et distraits, puis en daignant à peine lever les yeux sur elle :

— Vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il : il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée.

On se moquerait de moi, si une fille de qui je me mêle n'était pas d'une façon à se faire respecter.

Après ces paroles, il s'assit sur moi, et la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut, mais comme il avait plus de libertinage que de désirs, elles ne furent pas excessives.

Amine, que j'avais vue haute et capricieuse avec les seigneurs qui allaient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitait avec un extrême respect et n'osait même le regarder que quand il paraissait désirer qu'elle le fit.

— Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée : sans tout cela, nous ne serions pas longtemps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi. Vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous; j'y vais pourvoir. Bonjour!

En achevant ces mots, il sortit. Amine le reconduisit respectueusement, et revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui causait sa bonne fortune et compter, avec sa mère, les diamants et les autres richesses qu'elle attendait le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette mère qui, quoique femme d'honneur, était la plus complaisante des mères, exhortait sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisait à Brama de lui envoyer, et comparant l'état où elles étaient à celui dans lequel elles allaient se trouver, faisait mille réflexions sur la providence des Dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des seigneurs qui avaient été amis de sa fille.

— Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile, mon enfant! lui disait-elle; aussi, c'est bien votre faute! Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice; ou, ce qui ne vaut pas mieux et vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois. A Dieu ne plaise! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune. Il faut surtout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous peut se livrer quelquefois à l'amour, et malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, et j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on sait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou, du moins, à bon marché. Voyez Roxane, Atalis, Elzire : elles n'ont pas une faiblesse à se reprocher, aussi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches! Profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables.

— Hé oui! ma mère, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientait, j'y songerai. Mais me conseillerez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement? Cela est impossible, je vous en avertis.

— Vraiment non, reprit la mère : à l'égard de son cœur, on n'est pas la maîtresse. Je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux seigneurs de la

Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, et qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez, c'est un bon choix. Il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce monsieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres; en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, et...

— Croyez-vous, ma mère, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants? Ah! oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutait-elle, que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang on est bien aise d'être comme tout le monde!

Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seraient désespérées et des diamants et des belles robes qu'elle aurait : idée qui la flattait plus que sa fortune même.

Le lendemain, d'assez bonne heure, un char vint la prendre, et mon âme curieuse de voir l'usage qu'Amine ferait des conseils de sa mère la suivit.

On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avait dans une rue détournée. Je me plaçai, en y arrivant, dans un sofa superbe que l'on avait mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration que celle qu'Amine témoignait pour tout ce qui s'y offrait à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamants, des esclaves bien vêtus, qui, d'un air respectueux, s'empresaient à la servir, des mar-

chands et des ouvriers qui attendaient ses ordres, tout la transportait et augmentait son ivresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devait jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses esclaves avec hauteur, aux marchands et aux ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandait fût prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta longtemps, et en attendant les magnificences qui lui étaient destinées, se revêtit d'un déshabillé superbe qui avait été fait pour une princesse d'Agra, et qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyait, et à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin, il parut.

— Hé bien ! petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci ?

Amine se précipita à ses pieds, et, dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisait pour elle.

J'étais étonné, moi qui jusques alors avait été en bonne compagnie, de tout ce qui frappait mes oreilles. Ce n'était pas que je n'eusse jamais entendu de sottises, mais du moins elles étaient élégantes, et de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V

Meilleur à passer qu'à lire

Avant que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jeta sur une table d'un air négligent.

— Serrez ceci, lui dit-il : vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, et de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un cuisinier : c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souvent souper ici. Nous n'y serons pas toujours seuls : des seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies s'entend : cela fera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étais, et la mère d'Amine, cette femme respectable, qui jusque-là avait été présente à la conversation, se retira et ferma la porte.

— Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté. Amine y parut tout à fait tendre et vive jusqu'au transport. Abdalathif avait pris soin de lui dire auparavant que les femmes

réservées dans leurs discours lui déplaisaient et, avec l'envie qu'Amine avait de lui plaire, son éducation et les habitudes qu'elle avait contractées, Votre Majesté imagine sans peine qu'il se tint des propos qu'il serait difficile de lui rendre, et qui d'ailleurs ne la flatteraient pas.

— Pourquoi cela ? demanda le Sultan, peut-être les trouverais-je fort bons. Voyons un peu.

— Voyez ! dit la Sultane en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseraient pas, vous trouverez bon que je sorte.

— Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan, la belle modestie ! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe ? Détrompez-vous ! Je connais les femmes à présent, et je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connaissait aussi bien que moi, ou à peu près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, et qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez l'envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai ?

Amanzéi n'avait garde de ne pas convenir que le Sultan avait raison, et, après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi :

— Après l'entretien d'Abdalathif et d'Amine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étais pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent longtemps après. Quoiqu'ils eussent soupé tête à tête,

il me parut qu'ils n'en avaient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de sa dame.

Amine, toute complaisante qu'elle était, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffrait aussi du peu de cas qu'il paraissait faire d'elle. Les éloges qu'il lui avait donnés sur la façon dont elle avait soutenu l'entretien qu'elle avait eu avec lui l'avaient enorgueillie, et lui faisaient croire qu'elle méritait qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devait à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenait, et elle en aurait étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif, ouvrant pesamment les yeux, ne lui eût demandé, d'un ton brusque l'heure qu'il était. Il se leva sans attendre sa réponse.

— Adieu ! lui dit-il, en la caressant brutalement ; je vous ferai dire demain si je puis souper ici.

A ces mots il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir. Quoiqu'elle poussât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inexorable, et se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il voulait bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendait pas être gêné.

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithètes qu'il méritait. Pendant qu'on la déshabillait, sa mère vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnait à Amine lui fit hâter ses esclaves ; enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de moments après que sa mère et ses esclaves se furent retirés, la première rentra. Elle menait un nègre mal fait, horrible à voir, et qu'Amine n'eût

pourtant pas plutôt aperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

— Amanzéi, dit le Sultan, si vous ôtiez ce nègre-là de votre histoire, je pense qu'elle n'en serait pas plus mauvaise.

— Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi.

— Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La première femme de mon grand-père Schah-Riar couchait avec tous les nègres de son palais. Ç'a été, grâce à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit grand-père, non seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusques à ma grand'mère Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de nègres, comme si je n'y devais prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie!

Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi :

— Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je hais le monstre qui m'obsède! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune!

Massoud, à tout cela, répondait assez peu de choses. Il lui dit cependant que, quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'était pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui serait convenable pour le ruiner, et se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencèrent une sorte d'entretien dont

la joie de tromper Abdalathif augmentait encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud de l'extrême amour qu'il lui avait témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, et le renvoya enfin lorsqu'elle vit paraître le jour; et la mère d'Amine, qui, par une porte de son appartement qui donnait dans celui de sa fille, l'avait introduit, le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avait commandées et à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui était marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étaient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes omrahs et de trois beaux-esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empressèrent à l'envie de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, et la sûreté de ses lumières. Je ne concevais pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talents, tenaient un rang distingué, pouvaient se pardonner la bassesse et la fausseté de leurs éloges. Ils n'oubliaient pas même de louer Amine; mais à la vérité, c'était d'une façon qui devait lui faire sentir qu'elle n'était que subalterne, et que, sans ce qu'on voulait bien devoir à Abdalathif, on aurait été avec elle aussi familier que l'on cherchait à le paraître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation était selon ceux qui parlaient, tantôt vive, tantôt plate, et en tout il me parut que l'on ménageait assez peu les dames qui devaient souper chez Amine, et qu'elles ne s'en offensaient guère.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avait pas de retraite pour mon âme dans le lieu où l'on mangeait, je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédèrent le souper, et ceux qui le suivirent, on pouvait ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif, noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avait découvert à son cuisinier avait rendu plus vifs et plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avait intérêt qu'il laissât bientôt Amine en état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires et nécessaire à l'État autant qu'il l'était, pouvait quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire mais ne devait jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il était cher au prince et au peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvait différer de s'aller coucher, sans que l'État ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, et tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avais surpris entre Amine et le jeune homme qui venait de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrais bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, et débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable mère d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avait fait de ses souffrances (car je ne saurais croire qu'une âme si belle eût pu être sensible à l'intérêt), l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille et

ne se retira qu'après qu'il lui eût donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût alarmer la pudeur d'une fille aussi sage et aussi modeste.

— En vérité! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrais être fidèle. J'ai tort, je le sens bien : mais l'amour est une terrible chose, et ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractère.

— Je vous en sais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser.

— Oh! pour cela, répliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allais plus loin je trahirais mon devoir.

— Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément : mais à quoi veux-tu qu'il nous serve? Est-ce pour cela que je suis venu ici?

— Vous vous êtes trompé, répondit-elle, si vous avez attendu de moi quelqu'autre chose. Quoique je n'aime point le seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidèle, et rien ne peut m'y faire manquer.

— Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable, et pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidèle. Hé! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie?

— Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse.

— Oh! tu ne m'étonnes point, répliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules et vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurais tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt et de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici!

— Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont éblouie, je l'avoue.

— Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? Tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis; je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, et te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens-en, du moins!

— Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connaissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous...

— Finissons cela! interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciements, et même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étais en premier, et tu sais bien que cela n'est pas dans les règles.

— Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, et...

— Si je ne te payais, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurais pour rien. Mais encore une fois finissons. Quoique tu aies

de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui était la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venait de lui donner. Ce n'était pas, disait-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvait lui-même s'être trompé. Enfin elle ne se rendit à ses désirs que quand elle fut sûre qu'il n'avait point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paraître, la mère d'Amine revint, et dit au jeune homme qu'il était temps qu'il se retirât. Il n'était pas tout à fait de cet avis, quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation. Cette considération ne l'aurait sûrement pas ébranlé, et malgré ses prières, il serait resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pourrait en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, et ce jeune homme à qui quelquefois elle tenait parole, Amine, qui avait reconnu l'utilité des conseils que sa mère lui avait donnés, recevait indifféremment tous ceux qui la trouvaient assez belle pour la désirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, bramines, imans, militaires, cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'était rebuté. Il est vrai que, comme elle avait des principes et des scrupules, il en coûtait plus aux étrangers, à ceux surtout qu'elle regardait comme des infidèles, qu'à ses compatriotes et à ceux qui suivaient la même loi qu'elle. Ce n'était qu'à prix d'argent qu'ils pouvaient vaincre ses répugnances, et, après qu'elle s'était donnée, triompher de ses remords. Elle s'était même fait là-dessus des arrangements sin-

guliers. Il y avait des cultes qu'elle avait plus en horreur que les autres, et je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un guèbre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avait coûté en pareil cas à dix mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite pour croire qu'Amine pût être infidèle, soit qu'aussi ridiculement il comptât sur les serments qu'elle lui avait faits de n'être jamais qu'à lui, il fut longtemps avec elle dans la plus parfaite sécurité et sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas sans exemple, il est apparent qu'il y aurait toujours été plongé.

— J'entends bien, dit alors le Sultan : quelqu'un lui dit qu'elle était infidèle.

— Non, Sire! répondit Amanzéi.

— Ah! oui, reprit le Sultan, je vois à présent que c'était toute autre chose; cela se devine : lui-même il la surprit.

— Point du tout, Sire, repartit Amanzéi; il aurait été trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

— Je ne sais donc plus ce que c'était, dit Schah-Baham. Au fond ce ne sont pas mes affaires, et je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

CHAPITRE VI

Pas plus extraordinaire qu'amusant

Le moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richesses qu'Amine possédait, allaient s'évanouir pour elle, était venu. Du moins, pour se consoler de leur perte, lui restait-il le souvenir d'un beau songe, et Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avait pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avais remarqué qu'Amine était plus triste qu'à l'ordinaire. Sa maison la nuit était fermée, et le jour elle ne voyait qu'Abdalathif. On lui avait écrit beaucoup de lettres, et toutes l'avaient chagrinée. Je me perdais en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvait avoir, et ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécile pour croire que les remords dont elle était agitée causaient seuls le chagrin qu'elle paraissait avoir.

Quoique la connaissance que j'avais de son caractère dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas longtemps à voir que je m'étais trompé sur tout ce que j'avais imaginé.

Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre était un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa